

Entretiens
André Verdet-Karel Appel



Karel APPEL et André VERDET , 1984.



André Verdet

La vie est en soi une libération. Mais cette libération a ses limites. Nous nous approchons de nos origines, de la genèse du monde. Mais nul ne sait encore, *ce quoi*, en deçà de l'origine même, *ce quoi*, au-delà du fatal. Et puis notre vie est bornée par tant de frontières contraignantes...

L'art, la poésie, la littérature, nous aident, en sorte, à amplifier notre libération. L'art, et singulièrement, en ce qui te concerne, Karel Appel, la peinture, ne contient-il pas d'emblée, à l'orée même du geste, une grande part d'engagement spirituel? Et ce, je dirai, quasi à l'insu de l'artiste. Nous questionnons le monde par le canal de l'art. Mais en retour, l'art ne nous questionne-t-il pas? Je voudrais en venir à Henri Matisse qui me disait naguère, lors d'un entretien, que même l'art destiné au seul plaisir des yeux contenait en soi une gravité.

Karel Appel

C'est toujours vrai, bien que nous vivions aujourd'hui dans une époque différente de celle de Matisse. Pour moi, l'art, c'est un *chaos positif*. Je l'oppose, par cette expression, au *chaos négatif*, qui est cette barbarie qui monte autour de nous en même temps que progresse la recherche en tous domaines, le domaine scientifique notamment. Ainsi la torture est revenue, beaucoup plus forte.

A. V.

Les gens ne s'en rendent pas bien compte, mais nous sommes cernés par la barbarie, et cela, je dirai, dans toutes les parties du monde.

K. A.

Voilà quelque chose que j'ai toujours ressenti de façon instinctive. Après la guerre, j'ai commencé à peindre au couteau, et ainsi à me bagarrer, avec de grands couteaux, devant ma peinture, et j'ai dit alors : Je travaille comme un barbare dans une époque barbare. J'ai dit cela comme une sorte d'avertissement, ou de prophétie, en 1947 ou 1948.

A. V.

Déjà en 1947? Dès après la fin de la guerre, alors qu'on pensait que le monde allait de nouveau vers un essor magnifiant...

K. A.

... Un *happy world* en somme?

A. V.

Si tu veux. Mais, dis-moi, comment te bagarras-tu devant tes peintures?

K. A.

Eh bien, je faisais la guerre avec mes spatules devant mes peintures! On a fait un film là-dessus en 1960 à Paris. Un film sur mon « travail barbare ». Autour des années 62-63, j'ai découvert un nouvel espace pictural, et j'ai dit : Voilà, pour moi, la guerre atomique dans la peinture est terminée.

Or à présent, de nouveau, après vingt ans de travail, je considère l'art comme un chaos positif œuvrant dans le chaos négatif qui est autour de nous.

A. V.

Et l'art s'insurge contre ce chaos négatif...

K. A.

Toute l'ancienne morale et les valeurs ont été détruites par le dadaïsme, mais ensuite c'est le dadaïsme que l'on continue à détruire, comme dans le groupe *Cobra*. C'est le côté « barbarie » dans la peinture, qui démolit les anciennes valeurs. Il faut montrer ce nouveau monde où l'on vit maintenant sans aucun équilibre, sauf dans la peinture. Oui, montrer tout cela sur un tableau, je considère que c'est un chaos *positif*.

A. V.

Cobra s'inscrirait donc dans une sorte de lutte civilisatrice?